

Les Nouveaux Riches, Un ethnologue dans la Silicon Valley

Marc Abélès

Odile Jacob, Paris, 2002, 278 pages, 22,50 Euros.

Qu'allait-il faire dans cette galère ? Que peut bien faire un ethnologue en Californie et, qui plus est, dans la Californie des « start-up » ? Car l'ethnologie post-moderne nous a plutôt habitués à des études du genre « underground » comme celles de Marc Augé (« Un ethnologue dans le Métro » !), ou du style « genre » pour la relecture des faits ethnographiques à travers la lunette féministe, pour ne prendre que ces deux exemples. Il faut dire

qu'Abélès n'en est pas à son premier coup. Il a inauguré en l'an 2000 l'ethnologie des institutions en France, avec « Un ethnologue à l'Assemblée » (nationale). Abélès a décidé le sens de l'innovation : il n'hésite pas à aborder des sujets généralement considérés comme étrangers à l'ethnologie. Et encore, parler des pauvres peut être admis car l'anthropologie sociale, tout comme le Saint Père, semble avoir émis une « option préférentielle » à leur sujet. Mais parler des riches peut sembler frivole dans une communauté scientifique qui dénonce depuis des décennies l'oppression, la domination, le colonialisme et l'impérialisme, et encore d'autres avatars du capitalisme-bouc-émissaire.

Brisant les tabous, Abélès nous invite à visiter avec lui les réseaux de la nouvelle philanthropie nord-américaine, c'est-à-dire californienne. Les « start-up » regorgent d'argent, elles sont fondées par des personnes très jeunes ayant fait fortune très vite et qui ne mènent pas grand train de vie. Si ce n'est que pour vivre dans la Silicon Valley, il faut avoir de quoi payer ses dépenses quotidiennes et de quoi s'acheter une voiture de marque (européenne de préférence), seul luxe semble-t-il, au sens où nous l'entendons de ce côté de l'Atlantique où ce terme

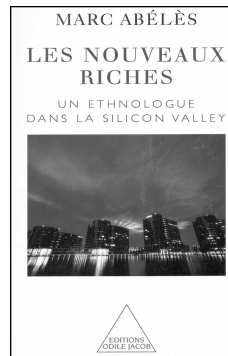
évoque encore la vie de château. Pour faire la queue soi-même dans les supermarchés de Silicon Valley, les jeans et la casquette de base-ball semblent mieux se porter que le costume trois pièces de nos banquiers. La « culture » des nouveaux millionnaires, ou plutôt leurs coutumes, voilà le sujet du premier chapitre.

Malgré leur réputation de « radins » - le premier chapitre s'intitule en effet « la vallée des radins », ces « nouveaux riches » pratiquent eux aussi une sorte de charité ou de mécénat qui sera passé sous la loupe de l'anthropologue après une brève histoire de la philanthropie aux États Unis, intitulée « L'argent ne fait pas le bonheur ». Ces nouvelles « pratiques » de la philanthropie constituent le cœur de l'ouvrage. L'auteur les replace dans le cadre des études célèbres de l'anthropologie économique, de Mauss à Godelier en passant par Lévi-Strauss et

Bataille. Pour souligner l'originalité de cette philanthropie participative, considérée par leurs auteurs comme un investissement dans une entreprise, Abélès la compare à la philanthropie classique de la Côte Est des Carnegie, Rockefeller, Ford et consorts, aux allures à la fois plus distinguées et plus détachées. On assisterait ainsi, avec les nouveaux philanthropes californiens, « à la naissance d'un social-capitalisme dont la logique place d'emblée la pauvreté sous le contrôle d'une logique de l'enrichissement et vise un progrès

social mesurable ». Ce qui nous vaut par la même occasion quelques anecdotes amusantes concernant les itinéraires, si ce n'est les « vocations », des-dits philanthropes.

Liberté, transparence et convivialité seraient des valeurs liées à la technologie qui a enrichi les « start-up », la communication. Ces valeurs constituent aussi l'éthique du don des nouveaux philanthropes, visant essentiellement à faire bénéficier à d'autres des conditions qui leur ont permis de s'enrichir, c'est-à-dire d'avoir accès à l'informatique et de la maîtriser. En somme, il s'agit d'assurer le bon fonctionnement du marché. Mais l'enracinement de cette « charité » demeure local. Voilà une « raison de donner » bien différente de celle qui a



présidé à la création des fondations traditionnelles ouvertes au monde international, et inspirée sans doute par la conscience morale judéo-chrétienne, un rien paternaliste. Cette comparaison nous vaut un abrégé d'histoire de la philanthropie, exotique sans doute pour les ethnologues et le public français. S'il est vrai que la richesse excessive semble toujours devoir être exorcisée par un don (quoi de plus simple alors que de « rendre » une partie de ce que l'on a reçu), il est évident qu'au 20^e siècle, les avantages fiscaux liés au don et l'image du donateur ont joué un rôle important. Tandis que les grandes fondations soutenaient la culture et les arts, les nouvelles fondations soutiennent plutôt l'éducation : « Ce qui est original dans l'activité philanthropique de cette région californienne, c'est la propension à s'organiser collectivement en vue de 's'éduquer' et de déterminer des objectifs ensemble ». Cette proximité entre donateur et bénéficiaire explique peut-être aussi en partie l'accent mis sur le devenir du don, considéré comme un investissement. La prétention au don gratuit n'existe pas dans la nouvelle philanthropie « siliconienne ».

La question de la gratuité du don se trouve pourtant au cœur de l'étude anthropologique du don, et ce depuis Marcel Mauss et son étude sur le don de 1924. S'il n'existe pas de don gratuit, celui-ci peut-il alors se réduire à un échange « déguisé » en don, à un mécanisme de circulation des biens, de réciprocité ? Il semblerait que cette explication ne satisfasse pas les ethnologues, car dans le don apparemment gratuit, se cache aussi un aspect somptuaire dont l'échange ne peut pas rendre compte. En effet, lors de cérémonies somptuaires observées chez les peuples « primitifs », le don se transforme en destruction de biens qui augmente le prestige du « sacrificateur » et lui confère une position de domination sociale, ainsi que l'a montré Mauss.

La thèse d'Abélès est que les trois formes du don - lien social (échange), pouvoir (domination) et dépense (destruction) - se retrouvent bien dans la philanthropie « siliconienne ». Cependant l'originalité de cette dernière, c'est « la nécessité d'un engagement direct, qu'il s'agisse d'une participation à des actions bénévoles ou du suivi des associations

qu'ils subventionnent. Ils veulent substituer à la philanthropie du carnet de chèques un investissement humain : donner son temps et pas seulement son argent ». Cette philanthropie se met au service de la communauté, et non de la société. Ainsi, retrouvons-nous l'articulation du local et du global : fortune réalisée globalement, charité réalisée localement, en dehors de toute considération pour la société et pour l'Etat. Signe des temps, certainement, que cette autonomie déclarée et locale du social.

Dès les années 80, l'ethnologie s'est beaucoup penchée sur elle-même et sur sa production littéraire - l'ethnographie - et les conditions de sa production. L'auteur doit-il se cacher ou se montrer ? Le récit d'événements liés à la recherche de terrain contribue-t-il ou nuit-il à la qualité scientifique de l'étude ethnographique ? Abélès est certainement l'héritier conscient ou non de cette tradition « réflexive » car il met en scène ses informateurs. Il raconte ses visites, ses entretiens, nous fait part de ses commentaires, de ses appréciations sur tel ou telle philanthrope. Son style est à la fois narratif, anecdotique, personnel, parfois même journalistique, mais également anthropologique lorsqu'il entreprend de comparer deux types de philanthropie et de les confronter aux ouvrages majeurs de la pensée économique en anthropologie. Il nous parle sur le même ton, mi-narratif, mi-analytique, de la scène de la société civile - et non « civique » précise-t-il - où sont nées aux Etats Unis les désormais envahissantes et puissantes ONG.

Chacun y trouvera donc son intérêt, banquier, sociologue ou curieux de la Californie informatique ! Certes, la quête n'est pas mystique et les informateurs d'Abélès n'ont rien du sorcier Yaqui que nous avait « construit » Carlos Castaneda dans les années 70, à la frontière du Mexique et de la société de consommation. Ces deux « voyages américains » semblent avoir pourtant franchi le cercle étroit des ouvrages spécialisés - et parfois ennuyeux - de la discipline anthropologique, pour atteindre une certaine popularité. Nous ne pouvons que nous en réjouir.

François Ruegg